

Passage étudié en classe : vers 31 à 76

V. DE L'AUTOMNE

A CLAUDE DE L'AUBESPINE

Le jour que je fus né, Apollon qui préside  
Aux Muses, me servit en ce monde de guide,  
M'anima d'un esprit subtil et vigoureux,  
Et me fit de science et d'honneur amoureux.  
5 En lieu des grands trésors et des richesses vaines,  
Qui aveuglent les yeux des personnes humaines,  
Me donna pour partage une fureur d'esprit,  
Et l'art de bien coucher ma verve par écrit.  
10 Il me haussa le cœur, haussa la fantasia,  
M'inspirant dedans l'âme un don de poésie,  
Que Dieu n'a concédé qu'à l'esprit agité  
Des poignants aiguillons de sa Divinité.  
Quand l'homme en est touché, il devient un prophète,  
Il prédit toute chose avant qu'elle soit faite,  
15 Il connaît la nature et les secrets des cieus,  
Et d'un esprit bouillant s'élève entre les Dieux.  
Il connaît la vertu des herbes et des pierres,  
Il enferme les vents, il charme les tonnerres ;  
Sciences que le peuple admire, et ne sait pas  
20 Que Dieu les va donnant aux hommes d'ici bas,  
Quand ils ont de l'humain les âmes séparées,  
Et qu'à telle fureur elles sont préparées  
Par oraison, par jeûne et pénitence aussi,  
Dont aujourd'hui le monde a bien peu de souci.  
25 Car Dieu ne communique aux hommes ses mystères,  
S'ils ne sont vertueux, dévots et solitaires,  
Eloignés des tyrans, et des peuples qui ont  
La malice en la main et l'impudence au front,  
Brûlés d'ambition et tourmentés d'envie,  
30 Qui leur sert de bourreau tout le temps de leur vie. 75  
**Je n'avais pas quinze ans que les monts et les bois  
Et les eaux me plaisaient plus que la cour des Rois,  
Et les noires forêts épaisses de ramées<sup>1</sup>,  
Et du bec des oiseaux les roches entamées ;  
35 Une vallée, un antre en horreur obscurci<sup>2</sup>, 80  
Un désert effroyable<sup>3</sup> était tout mon souci ;  
Afin de voir au soir les Nymphes<sup>4</sup> et les Fées  
Danser dessous la lune en cotte<sup>5</sup> par les prés<sup>6</sup>,  
Fantastique d'esprit : et de voir les Sylvains<sup>7</sup>  
40 Etre boucs par les pieds et hommes par les mains, 85  
Et porter sur le front des cornes en la sorte  
Qu'un petit agnelet<sup>8</sup> de quatre mois les porte.**

**J'allais après<sup>9</sup> la danse et craintif je pressais  
Mes pas dedans le trac<sup>10</sup> des Nymphes, et pensais,  
45 Que pour mettre<sup>11</sup> mon pied en leur trace poudreuse  
J'aurais incontinent<sup>12</sup> l'âme plus généreuse,  
Ainsi que l'Ascréan<sup>13</sup> qui gravement sonna  
Quand l'une des neuf Sœurs du laurier lui donna.  
Or je ne fus trompé de ma jeune entreprise,  
50 Car la gentille Euterpe<sup>14</sup> ayant ma dextre<sup>15</sup> prise,  
Pour m'ôter le mortel<sup>16</sup> par neuf fois me lava  
De l'eau d'une fontaine où peu de monde va<sup>17</sup>,  
Me charma<sup>18</sup> par neuf fois, puis d'une bouche enflée  
(Ayant dessus mon chef<sup>19</sup> son haleine soufflée)  
55 Me hérissa le poil<sup>20</sup> de crainte et de fureur<sup>21</sup>,  
Et me remplit le cœur d'ingénieuse erreur<sup>22</sup>,  
En me disant ainsi : « Puisque tu veux nous suivre,  
Heureux après la mort nous te ferons revivre,  
Par longue renommée, et ton los<sup>23</sup> ennobli  
60 Accablé du tombeau n'ira point en obli<sup>24</sup>.  
Tu seras du vulgaire<sup>25</sup> appelé frénétique<sup>26</sup>,  
Insensé, furieux, farouche, fantastique<sup>27</sup>,  
Maussade, mal plaisant, car le peuple médit  
De celui qui de moeurs aux siennes contredit<sup>28</sup>.  
65 Mais courage, Ronsard, les plus doctes<sup>29</sup> poètes,  
Les Sibylles, Devins, Augures et Prophètes<sup>30</sup>,  
Hués, sifflés, moqués des peuples ont été :  
Et toutefois, Ronsard, ils disaient vérité.  
N'espère d'amasser de grands biens en ce Monde,  
70 Une forêt, un pré, une montagne, une onde  
Sera ton héritage, et seras plus heureux  
Que ceux qui vont cachant tant de trésors chez eux :  
Tu n'auras point de peur qu'un Roi de sa tempête  
Te vienne en moins d'un jour écarbouiller<sup>31</sup> la tête,  
75 Ou confisquer tes biens : mais tout paisible et cor<sup>32</sup>,  
Tu vivras dans les bois pour la Muse et pour toi. »  
Ainsi disait la Nymphé, et de là je vins estre  
Disciple de Daurat, qui long temps fut mon maistre,  
M'apprit la poésie, et me monstra comment  
80 On doit feindre et cacher les fables proprement,  
Et à bien déguiser la vérité des choses  
D'un fabuleux manteau dont elles sont encloses.  
J'appris en son école à immortaliser  
Les hommes que je veux célébrer et priser,  
85 Leur donnant de mes biens, ainsi que je te donne  
Pour présent immortel l'hymne de cet Automne.  
[...]**

Notes : 1. Ensemble des branches feuillues des arbres. 2. Caverne sombre inspirant une crainte sacrée. 3. Lieu solitaire inspirant la crainte (le mot « effroyable » n'a pas un sens aussi fort qu'aujourd'hui) 4. Divinités des forêts dans l'Antiquité gréco-romaine. 5. Tunique légère. 6. Les prairies. 7. Créatures mythologiques de la forêt. 8. Petit agneau. 9. Je suivais la danse 10. Sur la piste 11. En mettant. 12. Aussitôt. 13. L'auteur grec Hésiode, natif d'Ascra. Il raconte que les Muses, filles de Zeus, un jour qu'il faisait paître ses agneaux au pied du mont Hélicon, lui donnèrent un rameau de laurier, emblème de sa vocation de poète. 14. Muse de la musique. 15. Ma main droite. 16. Mon caractère d'être mortel. 17. La fontaine Hippocrène, sur le mont Hélicon. 18. Sens fort : accomplit sur moi une opération magique. 19. Ma tête. 20. Les cheveux. 21. Fort enthousiasme qui est dans l'Antiquité l'état dans lequel se trouve le poète inspiré par les dieux. 22. Ecart de la raison plus ingénieux que la raison (oxymore). 23. Louange. 24. Orthographe conservée pour faire la rime ; aujourd'hui, « oubli ». 25. Le commun des hommes, la masse. 26. Fou. 27. Extravagant, déraisonnable. 28. Celui qui a des moeurs différentes de celles de la masse. 29. Savants. 30. Ce sont différentes catégories de personnes qui ont toutes la capacité de voir l'avenir. 31. Ecarbouiller. 32. Serein.

### Début du poème

O que j'aime la solitude !  
Que ces lieux sacrés à la nuit,  
Eloignés du monde et du bruit,  
Plaisent à mon inquiétude !  
Mon Dieu ! que mes yeux sont contents  
De voir ces bois, qui se trouvèrent  
A la nativité du temps,  
Et que tous les siècles révèrent,  
Etre encore aussi beaux et vers,  
Qu'aux premiers jours de l'univers !

Un gai zéphyr les caresse  
D'un mouvement doux et flatteur.  
Rien que leur extrême hauteur  
Ne fait remarquer leur vieillesse.  
Jadis Pan et ses demi-dieux  
Y vinrent chercher du refuge,  
Quand Jupiter ouvrit les cieus  
Pour nous envoyer le déluge,  
Et, se sauvans sur leurs rameaux,  
A peine virent-ils les eaux.

Que sur cette épine fleurie  
Dont le printemps est amoureux  
Philomèle, au chant langoureux,  
Entretient bien ma rêverie !  
Que je prens de plaisir à voir  
Ces monts pendans en précipices,  
Qui, pour les coups du désespoir,  
Sont aux malheureux si propices,  
Quand la cruauté de leur sort,  
Les force à rechercher la mort !

Que je trouve doux le ravage  
De ces fiers torrents vagabonds,  
Qui se precipitent par bonds  
Dans ce vallon vert et sauvage !  
Puis, glissant sur les arbrisseaux,  
Ainsi que des serpents sur l'herbe,  
Se changent en plaisants ruisseaux,  
Où quelque Naïade superbe  
Règne comme en son lit natal,  
Dessus un trône de cristal !

Que j'aime ce marais paisible !  
Il est tout bordé d'aliziers,  
D'aulnes, de saules et d'osiers,  
À qui le fer n'est point nuisible.  
Les nymphes, y cherchant le frais,  
S'y viennent fournir de quenouilles,  
De pipeaux, de joncs et de glais ;  
Où l'on voit sauter les grenouilles,  
Qui de frayeur s'y vont cacher  
Sitôt qu'on veut s'en approcher.

Là, cent mille oiseaux aquatiques  
Vivent, sand craindre, en leur repos,  
Le giboyeur fin et dispos,  
Avec ses mortelles pratiques.  
L'un tout joyeux d'un si beau jour,  
S'amuse à becqueter sa plume ;  
L'autre alentit le feu d'amour  
Qui dans l'eau même se consume,  
Et prennent tous innocemment  
Leur plaisir en cet élément.

Jamais l'été ni la froidure  
N'ont vu passer dessus cette eau  
Nulle charrette ni bateau,  
Depuis que l'un et l'autre dure ;  
Jamais voyageur altéré  
N'y fit servir sa main de tasse ;  
Jamais chevreuil désespéré  
N'y finit sa vie à la chasse ;  
Et jamais le traître hameçon  
N'en fit sortir aucun poisson.

Que j'aime à voir la décadence  
De ces vieux châteaux ruinés,  
Contre qui les ans mutinés  
Ont déployé leur insolence !  
Les sorciers y font leur sabbat ;  
Les démons follets y retirent,  
Qui d'un malicieux ébat  
Trompent nos sens et nous martyrent ;  
Là se nichent en mille trous  
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie, avec ses cris funèbres,  
Mortels augures des destins,  
Fait rire et danser les lutins  
Dans ces lieux remplis de ténèbres.  
Sous un chevron de bois maudit  
Y branle le squelette horrible  
D'un pauvre amant qui se pendit  
Pour une bergère insensible,  
Qui d'un seul regard de pitié  
Ne daigna voir son amitié.

Aussi le Ciel, juge équitable,  
Qui maintient les lois en vigueur,  
Prononça contre sa rigueur  
Une sentence épouvantable :  
Autour de ces vieux ossements  
Son ombre, aux peines condamnée,  
Lamente en longs gémissements  
Sa malheureuse destinée,  
Ayant, pour croître son effroi,  
Toujours son crime devant soi.

Là se trouvent sur quelques marbres  
Des devises du temps passé ;  
Ici l'âge a presque effacé  
Des chiffres taillés sur les arbres ;  
Le plancher du lieu le plus haut  
Est tombé jusque dans la cave,  
Que la limace et le crapaud  
Souillent de venin et de bave ;  
Le lierre y croît au foyer,  
A l'ombrage d'un grand noyer.

Là dessous s'étend une voûte  
Si sombre en un certain endroit,  
Que, quand Phébus y descendrait,  
Je pense qu'il n'y verrait goutte ;  
Le Sommeil aux pesants sourcils,  
Enchanté d'un morne silence,  
Y dort, bien loin de tous soucis,  
Dans les bras de la Nonchalance,  
Lâchement couché sur le dos  
Dessus des gerbes de pavots.

Au creux de cette grotte fraîche,  
 Où l'Amour se pourrait geler,  
 Echo ne cesse de brûler  
 Pour son amant froid et revêché<sup>1</sup>,  
 135 Je m'y coule sans faire bruit,  
 Et par la céleste harmonie  
 D'un doux luth<sup>2</sup>, aux charmes instruit<sup>3</sup>,  
 Je flatte sa triste manie  
 Faisant répéter mes accords  
 140 A la voix qui lui sert de corps.

Tantôt, sortant de ces ruines,  
 Je monte au haut de ce rocher,  
 Dont le sommet semble chercher  
 En quel lieu se font les bruines ;  
 145 Puis je descends tout à loisir,  
 Sous une falaise escarpée,  
 D'où je regarde avec plaisir  
 L'onde qui l'a presque sapée<sup>4</sup>  
 Jusqu'au siège de Palémon<sup>5</sup>,  
 150 Fait d'éponges et de limon.

Que c'est une chose agréable  
 D'être sur le bord de la mer,  
 Quand elle vient à se calmer  
 Après quelque orage effroyable !  
 155 Et que les chevelus Tritons<sup>5</sup>,  
 Hauts, sur les vagues secouées,  
 Frappent les airs d'étranges tons  
 Avec leurs trompes enrouées,  
 Dont l'éclat rend respectueux  
 160 Les vents les plus impétueux.

Tantôt l'onde brouillant l'arène<sup>6</sup>,  
 Murmure et frémit de courroux  
 Se roulant dessus les cailloux  
 Qu'elle apporte et qu'elle r'entraîne.  
 165 Tantôt, elle étale en ses bords,  
 Que l'ire de Neptune outrage<sup>7</sup>,  
 Des gens noyés, des monstres morts,  
 Des vaisseaux brisés du naufrage,  
 Des diamants, de l'ambre gris<sup>8</sup>,  
 170 Et mille autres choses de prix.

Tantôt, la plus claire du monde,  
 Elle semble un miroir flottant,  
 Et nous représente à l'instant  
 Encore d'autres cieus sous l'onde.  
 175 Le soleil s'y fait si bien voir,  
 Y contemplant son beau visage,  
 Qu'on est quelque temps à savoir  
 Si c'est lui-même, ou son image,  
 Et d'abord il semble à nos yeux  
 180 Qu'il s'est laissé tomber des cieus.

Bernières, pour qui je me vante  
 De ne rien faire que de beau,  
 Reçois ce fantasque tableau  
 Fait d'une peinture vivante,  
 Je ne cherche que les déserts  
 Où, rêvant tout seul, je m'amuse  
 A des discours assez diserts  
 De mon génie avec la muse ;  
 Mais mon plus aimable entretien  
 C'est le ressouvenir du tien.

Tu vois dans cette poésie  
 Pleine de licence et d'ardeur  
 Les beaux rayons de la splendeur  
 Qui m'éclaire la fantaisie :  
 Tantôt chagrin, tantôt joyeux  
 Selon que la fureur m'enflamme,  
 Et que l'objet s'offre à mes yeux,  
 Les propos me naissent en l'âme,  
 Sans contraindre la liberté  
 Du démon qui m'a transporté.

O que j'aime la solitude !  
 C'est l'élément des bons esprits,  
 C'est par elle que j'ai compris  
 L'art d'Apollon sans nulle étude.  
 Je l'aime pour l'amour de toi,  
 Connaissant que ton humeur l'aime  
 Mais quand je pense bien à moi,  
 Je la hais pour la raison même  
 Car elle pourrait me ravir  
 L'heur de te voir et te servir.

1. La nymphe Echo aimait Narcisse, qui n'aimait que lui-même. Elle se transforma en une voix désincarnée, l'écho. 2. Instrument à cordes. 3. Connaissant les moyens de faire des enchantements. 4. l'a presque complètement entamée et usée. 5. Dieux marins. 6. Sable. 7. Que la colère de Neptune offense et altère fortement. 8. Sécrétion des cachalots dont on extrait un parfum précieux.

## Texte C – Arthur Rimbaud - « Aube » *Illuminations*, 1886

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise<sup>1</sup> fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall<sup>2</sup> blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors, je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée<sup>3</sup> au coq. A la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

1. La première entreprise : la première à qui je m'adressai, que j'entrepris. 2. wasserfall : « chute d'eau » en allemand. 3. dénoncée : annoncée

## Texte D – Guillaume Apollinaire, « Zone », v. 1-24, *Alcools*, 1913

A la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes<sup>1</sup>

5 La religion seule est restée toute neuve la religion  
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation<sup>2</sup>

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X<sup>3</sup>

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient

10 D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux

Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières

Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom

Neuve et propre du soleil elle était le clairon

Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes<sup>4</sup>

Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent

Le matin par trois fois la sirène y gémit

20 Une cloche rageuse y aboie vers midi

Les inscriptions des enseignes et des murailles

Les plaques les avis à la façon des perroquets criailent

J'aime la grâce de cette rue industrielle

Située à Paris entre la rue Aumont-Thieville et l'avenue des Ternes

1. allusion à certaines carrosseries imitant la caisse des voitures à cheval ; allure de carrosses.  
2. Port-Aviation : premier aérodrome au monde, créé en 1909, à Juvisy. 3. En 1911, le pape Pie X avait béni un aviateur, Beaumont, qui avait survolé la place St Pierre de Rome. Ce vers peut aussi être compris comme ironique et polémique car ce pape est connu pour son anti-modernisme. 4. secrétaires qui utilisent les premières machines à écrire.

## Texte E - Jacques Réda, *Les Ruines de Paris*, 1977.

Il vient de pleuvoir abondamment pendant quelques minutes, et tout est frais. L'averse continue d'enjamber les toits vers les banlieues, ample comme une jeune fille relevant ses jupes pour mieux courir. Au bout de chaque trouée dans les murs, des arbres se repomponnent. Partout des magasins et des cafés-tabac transparents montrent la pierre du dix-septième siècle remise à neuf, tandis qu'ailleurs le staff<sup>1</sup>, autour des fenêtres qu'on barricade, accable des cours bourrées de caisses jusqu'au portail. Les rues tergiversent<sup>2</sup>, décrochent, favorisant des angles pour la conversation et le commerce des comestibles : petits pains russes, vin du Carmel<sup>3</sup>, saucissons écarlates qui portent l'estampille en hébreu du Grand Rabinat<sup>4</sup> de Paris. Ce que l'on voit par les fentes saisissantes des palissades ne change jamais : c'est l'ortie impériale<sup>5</sup> des noirs renforcements de l'enfance, mais aussi la pelleteuse géante et jaune d'or en travers dans le ciel, comme une drague<sup>6</sup> expédiée par une vague sur des rochers. Au fond de l'air mobile et mouillé qui reste bleu les boulevards font écluse<sup>7</sup>, puis de la République à la Bastille<sup>8</sup> partent dans tous les sens comme verticalement vers l'avenir.

1. mélange de plâtre à mouler et de fibres végétales utilisé pour des motifs d'ornementation. 2. hésitent 3. montagne d'Israël. 4. saucissons recouverts d'une enveloppe rouge, qui portent la marque indiquant qu'ils sont « cacher », c'est-à-dire conformes aux règles de la consommation imposées par la religion juive 5. variété d'ortie, qui envahit facilement les terrains vagues. 6. engin de terrassement destiné à enlever le sable ou la vase au fond d'un cours d'eau ou de la mer. 7. ouvrage aménagé entre deux plans d'eau de niveaux différents pour permettre aux bateaux de passer de l'un à l'autre. 8. places de Paris